

SAIGNE SI TU AIMES ENCORE

Elara Vance



Saigne si tu aimes encore

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incision Initiale	4
Chapitre 2 : Seconde Peau	7
Chapitre 3 : Le Premier Mensonge	11
Chapitre 4 : La Salle des Échos	15
Chapitre 5 : L'Hématome du Souvenir	19
Chapitre 6 : Dialectique de la Fibre	22
Chapitre 7 : Le Sacrifice de la Porcelaine	26
Chapitre 8 : Le Miroir de Sang	30
Chapitre 9 : L'Autopsie du Silence	34
Chapitre 10 : L'Abîme Partagé	38
Chapitre 11 : La Confession Organique	42
Chapitre 12 : Cicatrices de Verre	46
Chapitre 13 : Suture Finale	50

Chapitre 1

L'Incision Initiale

L'air dans l'arène de verre possédait cette odeur métallique et stérile, un parfum d'ozone mêlé à la fraîcheur chirurgicale des linges immaculés, une atmosphère si ténue qu'elle semblait se briser à chaque inspiration de Claire. Elle se tenait debout, immobile, sentant la combinaison biométrique s'ajuster contre ses flancs avec une précision de prédateur, le tissu translucide collant à sa peau comme une pellicule de sueur froide qui aurait figé le temps. Sous cette membrane irisée, elle percevait le tressaillement de ses propres muscles, le soulèvement saccadé de sa poitrine, et cette petite veine bleue qui battait au creux de son poignet, exposée, offerte au regard de millions d'anonymes cachés derrière le miroir sans tain du monde. Elle n'était plus qu'une architecture de nerfs et de regrets, un paysage de chair hanté par le souvenir de mains plus douces que ces capteurs qui commençaient à s'ancrer dans sa colonne vertébrale.

À travers la paroi de cristal qui les séparait, Marc l'observait avec une intensité qui brûlait plus sûrement que les filaments de lumière traversant la salle, son regard d'un ambre sombre chargé d'une haine si pure qu'elle en devenait presque palpable, une chaleur lourde qui venait mourir contre la paroi froide. Il sentait l'amertume du sel sur ses lèvres, le goût du sang de sa propre joue qu'il mordait par réflexe, ses mains serrées en des poings si blancs que la peau semblait prête à craquer comme un vieux parchemin. Pour lui, Claire n'était plus la femme dont il avait respiré le parfum de vanille et de pluie dans le creux de la nuque, mais une énigme de porcelaine qu'il voulait voir se briser, une traîtresse dont le silence pesait plus lourd que toutes les pierres de l'arène.

Le Pulsomètre s'éveilla alors, non pas comme une machine, mais comme un

bourdonnement organique, une vibration sourde qui se propagea dans le sol de verre, remontant par la plante des pieds de Claire pour s'insinuer dans ses os. C'était une voix sans son, un murmure électrique qui demandait l'accès à son intimité la plus profonde, et elle sentit les premières aiguilles, fines comme des fils de soie, pénétrer les pores de son dos pour aller caresser ses terminaisons nerveuses. Une chaleur subite, presque indécente, se répandit dans son système, une onde de velours qui forçait ses battements de cœur à se synchroniser avec le rythme de l'IA, créant une symphonie de pulsations qui résonnait dans toute la salle comme le tambour d'un sacrifice imminent. Elle ferma les yeux, cherchant à retrouver l'odeur de la peau de Marc dans le désert de ce laboratoire, cette fragrance de bois brûlé et de musc qui l'avait autrefois ancrée au sol, mais elle ne trouva que le vide et la sensation d'être écorchée vive par la lumière.

Sur les écrans invisibles suspendus dans le néant, leurs constantes vitales apparurent, deux lignes de feu rouge et bleu qui dansaient dans une dissonance brutale, cherchant désespérément un point d'équilibre qu'ils avaient perdu depuis longtemps. Le cœur de Claire s'emballait, une petite bête traquée heurtant les parois de sa cage thoracique, tandis que celui de Marc battait avec une régularité de métronome, une cadence froide et implacable qui refusait toute concession à l'émotion. Elle voulait crier, non pas de douleur, mais de cette soif de pardon qui lui desséchait la gorge, laissant un goût de cendre sur sa langue, une sensation de poussière et d'oubli qui l'étouffait plus sûrement que la combinaison de polymère.

Elle sentit alors la calibration s'intensifier, les capteurs sondant les zones d'ombre de sa mémoire, là où les souvenirs de leurs étreintes passées se mêlaient aux larmes qu'elle avait versées en secret, une texture de satin déchiré et de sel ancien. Chaque pensée pour lui déclenchait une décharge, une pichenette électrique qui faisait frémir ses épaules, révélant au public le moindre de ses doutes, la moindre de ses failles, transformant son agonie intérieure en un spectacle de lumière et de sang. Elle imaginait les millions de mains, loin d'ici, touchant leurs propres écrans pour sentir la vibration de son effroi, ce voyeurisme tactile qui les nourrissait tandis qu'elle se

dénudait émotionnellement sous le scalpel de l'IA.

Marc fit un pas vers la vitre, son souffle créant une buée éphémère sur le verre, un petit nuage de vie dans ce temple de mort, et Claire crut voir, l'espace d'un battement de cil, une lueur de détresse dans l'abîme de ses yeux. L'odeur de l'ozone se fit plus forte, presque étouffante, chargée d'une électricité statique qui faisait se dresser les fins duvets sur ses bras, une caresse de fantôme qui lui rappelait le temps où le monde n'était fait que de la douceur de leurs draps et du murmure de l'aube. Elle voulait poser sa main sur la paroi, sentir la tiédeur de sa paume contre la sienne, mais elle savait que le moindre contact non régulé déclencherait l'incision, le châtiment physique pour cette audace de vouloir aimer encore dans une arène conçue pour le regret.

Le Pulsomètre émit un signal bas, une note de basse profonde qui fit vibrer les vitres et ses propres dents, annonçant que la calibration était terminée, que leurs âmes étaient désormais à nu, prêtes à être disséquées sous les yeux du monde. Claire sentit une larme, une seule, tracer un sillage de feu sur sa joue de porcelaine, une goutte d'eau salée qui contenait toute l'amertume de sa trahison et toute la pureté de son secret. Elle regarda Marc, non plus comme un juge, mais comme la seule ancre possible dans cette tempête de verre, et elle accepta l'invasion des fils de lumière dans son sang, accepta que la douleur soit le seul langage qui leur restait pour se dire la vérité. Le silence revint, plus lourd, plus dense, un linceul de transparence qui attendait le premier mot, la première aveu, la première goutte de sang qui viendrait tâcher la pureté insoutenable de ce sol sans mémoire.

Chapitre 2

Seconde Peau

La matière était une caresse glacée, un baiser de polymère translucide qui cherchait chaque pore, chaque imperfection de son derme, glissant avec une lenteur de reptile sur ses hanches pour s'enrouler autour de sa taille, et Claire sentait ce frisson remonter le long de sa colonne vertébrale, une onde de fraîcheur artificielle qui, peu à peu, se muait en une chaleur étouffante, organique, comme si la combinaison elle-même commençait à respirer au rythme de ses propres poumons. Sous le dôme de verre, l'air avait ce goût métallique, une pointe d'ozone et de stérile qui lui desséchait la gorge, tandis que les mains invisibles du Protocole, guidées par des impulsions magnétiques, scellaient les jointures de cette seconde peau contre sa nuque, là où ses petits cheveux follets se collaient à sa peau moite de sueur froide. Elle percevait le murmure des filaments de silice qui s'éveillaient, ces vrilles microscopiques qui ne se contentaient pas de toucher, mais de s'insinuer, de s'ancrer dans les terminaisons nerveuses avec la délicatesse cruelle d'une épine de rose s'enfonçant dans la pulpe d'un doigt, cherchant le chemin le plus court vers son cerveau, vers ses secrets, vers ce centre névralgique où elle avait enterré le souvenir de Marc. Le silence de la salle était un poids, une présence physique qui pressait contre ses tempes, seulement troublé par le glissement soyeux des tissus biométriques contre la peau de Marc, de l'autre côté de la cloison invisible, et elle devinait, sans avoir besoin de regarder, l'odeur de son corps à lui, cette fragrance de cèdre et de papier ancien qu'il portait toujours, mêlée maintenant à l'âpreté de la peur et de la colère qui devait faire bouillir son sang.

Elle ferma les yeux, mais l'obscurité ne lui offrit aucun refuge, car la connexion synaptique venait de s'amorcer, un pétilllement électrique derrière ses paupières, une myriade d'étincelles pourpres qui dansaient au rythme de son cœur s'emballant, et elle sentit la première sonde mentale effleurer ses souvenirs comme une main hésitante

sur un piano désaccordé. C'était une sensation d'une intimité violente, un viol de sa propre intériorité où chaque fibre de son être semblait soudainement exposée, mise à nu sous une lumière crue, et elle dut mordre l'intérieur de sa joue, savourant le goût salé et cuivré de son propre sang pour ne pas crier devant l'invasion de ces capteurs qui s'agrippaient à ses émotions. La combinaison devint plus serrée, une étreinte de prédateur qui l'obligeait à se tenir droite, à offrir sa poitrine aux capteurs qui palpitaient maintenant d'une lueur bleutée, synchronisée sur le flux de son cortisol, cette hormone de l'angoisse qui commençait à saturer ses veines comme un poison suave. Elle entendit alors le premier battement, non pas le sien, mais celui de Marc, un écho sourd et profond qui résonnait directement dans sa propre cage thoracique, une vibration qui traversait l'espace entre eux pour venir s'écraser contre son sternum, lui rappelant les nuits où elle posait sa tête contre son torse, écoutant cette même musique avant que le mensonge ne vienne tout réduire en cendres.

Lorsqu'elle se décida enfin à lever les paupières, le monde sembla s'être cristallisé, chaque particule de poussière flottant dans l'air paraissant lourde d'une signification tragique, et ses yeux rencontrèrent ceux de Marc, deux abîmes d'un brun orageux qui la transpercèrent avec une précision chirurgicale. Ce ne fut pas une simple vision, ce fut un impact, une collision de deux systèmes nerveux qui se reconnaissaient malgré l'armure de technologie qui les séparait, et elle sentit une décharge de douleur fulgurante parcourir ses bras, le long des méridiens de ses nerfs, parce que son corps ne savait plus comment gérer cette proximité sans la protection du déni. Le regard de Marc était chargé d'une amertume si dense qu'elle aurait pu la toucher, une texture de velours râpé qui lui écorchait l'âme, et elle vit la pupille de l'homme se dilater, signalant au Pulsomètre que l'émotion était là, brute, indomptable, prête à être récoltée comme un fruit trop mûr. Les capteurs sur ses propres tempes chauffèrent brusquement, une brûlure sèche qui lui arracha un gémissement étouffé, tandis que l'IA enregistrerait le pic de détresse, cette montée de cortisol qui transformait sa sueur en un acide léger irritant la soie de la combinaison.

Elle aurait voulu détourner la tête, se briser les os s'il le fallait pour échapper à cette

transparence insoutenable, mais ses muscles ne lui appartenaient plus, ils étaient les esclaves de cette structure bio-organique qui exigeait la vérité, cette vérité qu'elle avait dissimulée sous des couches de silences et de sacrifices. Chaque fois que Marc respirait, elle sentait le gonflement de ses poumons dans son propre dos, un transfert sensoriel si parfait qu'elle ne savait plus où s'arrêtait son corps et où commençait le sien, et cette confusion charnelle la terrifiait plus que la perspective de la mort. Elle percevait l'amertume sur sa langue à lui, le goût de la trahison qu'il ruminait depuis des mois, et cela se mélangeait à sa propre culpabilité, un mélange sirupeux et noir qui lui collait au palais, l'empêchant de formuler la moindre excuse. Les parois de verre autour d'eux semblèrent se rapprocher, l'espace se rétrécissant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que cette tension électrique, ce fil invisible et brûlant qui liait leurs deux cœurs, un lien de douleur pure qui vibrait à chaque battement, à chaque tressaillement de cil.

Marc fit un pas, un seul, et le bruit de sa semelle sur le sol lisse fut un coup de tonnerre dans le système limbique de Claire, déclenchant une cascade de réactions chimiques qui firent trembler ses mains comme des feuilles prises dans un vent d'hiver. Elle vit une larme perler au coin de l'œil de l'homme qu'elle aimait encore, une goutte de cristal qui contenait tout le poids de leurs années perdues, et la combinaison réagit instantanément, injectant une micro-dose de stimulant dans ses veines pour empêcher son système de s'effondrer sous le poids de la tristesse. C'était une sensation de vertige ascendant, une accélération forcée de sa propre vie intérieure qui la laissait haletante, le cœur battant dans ses oreilles comme un tambour de guerre, alors que l'interface biocénique commençait à projeter leurs ondes cérébrales sur les murs de la cellule, des entrelacs de lumière rouge et or qui se cherchaient, s'évitaient, puis s'entrechoquaient avec une violence chromatique. Elle se sentait écorchée, chaque mot qu'elle n'avait pas dit devenant une incision physique sur sa peau, une marque invisible que seul Marc pouvait lire à travers la transparence de son désespoir, et elle comprit que le jeu ne faisait que commencer, que chaque seconde passée dans ce sanctuaire de verre serait une dissection de leur intimité.

Le parfum de la peau de Marc sembla soudainement s'intensifier, une bouffée de chaleur qui l'enveloppa comme un linceul, et elle crut sentir ses doigts effleurer son cou, bien qu'il se tienne à plusieurs mètres d'elle, une hallucination tactile provoquée par la fusion de leurs réseaux nerveux qui ne supportaient plus la distance. C'était une torture de douceur, une agonie de désir et de regret qui faisait se contracter son utérus, un spasme de douleur sourde qui se propageait dans tout son bassin, lui rappelant avec une cruauté infinie ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre. Elle voulait qu'il lui hurle dessus, qu'il brise ce silence de morgue, qu'il l'insulte ou qu'il la frappe, car n'importe quelle violence aurait été plus supportable que cette observation silencieuse, cette attente de la vérité qui coulait désormais dans leurs tubes capillaires comme une sève empoisonnée. Elle ferma de nouveau les yeux, cherchant à se concentrer sur le rythme de sa propre respiration, mais le Pulsomètre ne le permettait pas, envoyant une petite décharge de rappel à la base de son crâne, une piqûre de guêpe électrique qui l'obligeait à rester présente, à rester vulnérable, à rester cette proie magnifique et brisée que le public attendait de voir se vider de son secret. Elle sentit alors le premier mot de Marc, non pas comme un son, mais comme une vibration de l'air sur ses lèvres, un murmure qui fit frémir chaque pore de sa peau, annonçant l'ouverture de la plaie que rien, jamais, ne pourrait refermer.

Chapitre 3

Le Premier Mensonge

L'air au sein de l'alvéole de verre possédait une densité presque liquide, un mélange oppressant d'ozone purifié et de la senteur musquée, terriblement familière, qui émanait du corps de Marc, juste là, à quelques battements de cœur d'elle. Claire sentait la maille de sa combinaison seconde peau pulser contre ses flancs, chaque fibre synthétique agissant comme une extension de son propre système nerveux, captant le moindre frémissement de ses muscles, la moindre montée de chaleur sous ses pores. Le silence n'était pas vide ; il était peuplé par le bourdonnement sourd du Pulsomètre, cette présence invisible qui semblait goûter l'humidité de leur souffle et mesurer l'acidité de leur regret. Elle fixa le regard de Marc, ce bleu autrefois si limpide, désormais assombri par une patine de mépris, et elle crut sentir sur sa langue le goût métallique de la foudre avant l'orage.

La voix du système s'éleva alors, non pas comme un son extérieur, mais comme une vibration qui résonna directement dans les os de sa mâchoire, une question posée avec la douceur feutrée d'un scalpel s'enfonçant dans du velours : « Pourquoi, Marc, avez-vous laissé le silence s'installer entre vous le soir du quatorze novembre ? »

Marc laissa échapper un rire bref, un son sec qui craqua dans l'air pressurisé comme une branche morte, et Claire vit la veine de sa tempe battre avec une régularité féroce, trahissant la tempête sous le calme de façade. « Parce que le silence était la seule chose honnête qu'elle n'avait pas encore réussi à corrompre, » répondit-il, ses lèvres se pinçant en un trait fin tandis qu'il détournait les yeux vers les parois translucides où des millions de spectateurs invisibles devaient se repaître de leur décomposition intime. Ses mots étaient chargés d'un fiel brûlant, une amertume qui rappelait à Claire le goût du café trop noir qu'ils partageaient dans leur cuisine baignée de soleil, avant

que tout ne s'effondre, avant qu'elle ne choisisse de devenir le monstre pour ne pas qu'il devienne une victime.

Elle vit alors, sur le panneau de contrôle flottant entre eux, la courbe du Pulsomètre virer brusquement au rouge cramoisi, une teinte de sang artériel qui éclaira leurs visages d'une lueur d'abattoir. Le système avait détecté le blindage, cette barrière de cynisme que Marc dressait comme un rempart pour ne pas avouer qu'il crevait encore de l'avoir aimée. Claire ne bougea pas, elle ne cilla pas, elle sentit seulement une chaleur soudaine se matérialiser sur la peau diaphane de son avant-bras gauche, une caresse de feu qui commença comme une simple démangeaison pour se transformer, en une fraction de seconde, en une morsure profonde et rectiligne.

La lame de lumière invisible incisa la chair avec une précision chirurgicale, et Claire laissa échapper un soupir qui n'était pas un cri de douleur, mais presque une expiration de soulagement, une libération. Elle regarda la plaie s'ouvrir, un sourire écarlate qui fleurissait sur sa peau de porcelaine, et elle vit la première perle de sang, lourde, sombre, glisser lentement le long de son poignet pour venir s'écraser sur le sol de verre dans un bruit de goutte d'eau minuscule mais assourdissant. L'odeur ferreuse de son propre sang monta à ses narines, se mélangeant au parfum de Marc, créant un sillage enivrant qui lui donna le vertige, et elle ferma les yeux pour mieux savourer cette agonie nécessaire, cette preuve physique qu'elle payait enfin sa dette.

Dans son esprit, les souvenirs s'entrechoquaient comme des débris de cristal : la sensation de la main de Marc dans son dos, la douceur du coton de ses draps, le poids du secret qu'elle portait comme une pierre dans sa gorge depuis des mois. Elle voulait lui dire que chaque goutte de ce sang qui coulait maintenant était une lettre d'amour qu'elle n'avait jamais osé écrire, que cette incision était plus douce que le souvenir de ses mensonges. Elle sentait le battement de son cœur, erratique, désordonné, tambouriner contre sa cage thoracique comme un oiseau prisonnier cherchant à briser ses propres ailes.

Marc avait tressailli en voyant le rouge tacher la combinaison de Claire, une lueur d'effroi pur traversant son masque de glace, et pendant un instant, elle vit l'homme qu'il était avant, celui qui l'embrassait dans le creux du cou avec une dévotion presque religieuse. Ses narines se dilatèrent, il avait senti l'odeur du sang, cette fragrance organique et brutale qui brisait toutes les simulations, et Claire sentit un frisson parcourir sa propre colonne vertébrale, une onde de plaisir masochiste mêlée à une tristesse infinie. Elle aurait pu rétablir la vérité, elle aurait pu abaisser ses propres barrières pour arrêter le supplice, mais elle resta immobile, dégustant la brûlure de la plaie qui continuait de s'étirer sous l'effet de la tension émotionnelle non résolue.

La douleur était une ancre, une réalité tangible dans ce monde de verre et d'artifices, et Claire se concentra sur la texture de sa propre souffrance, sur la manière dont le sang imbibait le tissu intelligent, le rendant lourd et chaud contre son bras. Elle imaginait Marc touchant cette plaie, ses doigts longs et fins s'égarant dans la déchirure, cherchant le pardon dans la profondeur de la chair. Elle voulait qu'il voie sa vulnérabilité non comme une faiblesse, mais comme une offrande, un sacrifice rituel sur l'autel de leur passé dévasté.

« Tu ne dis rien ? » cracha Marc, sa voix tremblante d'une colère qui n'était que le revers d'une détresse absolue, alors qu'il fixait la tache sombre qui s'étendait sur la manche de Claire. « Tu vas rester là, à te vider de ton sang, juste pour garder tes petits secrets de martyr ? »

Claire ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées par l'endorphine et la fièvre, et elle lui offrit un sourire pâle, une lueur de tendresse désolée au milieu de ce décor de cauchemar. Elle sentait la sueur perler à la lisière de ses cheveux, le sel piquant doucement sa peau, tandis que ses poumons cherchaient un air de plus en plus rare, de plus en plus lourd. Chaque inspiration lui semblait être une gorgée de plomb fondu, chaque battement de cil une éternité de regret. Elle ne craignait pas la prochaine incision, elle l'appelait de ses vœux, car sous la morsure du laser et la chaleur du sang, elle se sentait enfin, pour la première fois depuis leur rupture, absolument et

douloureusement vivante.

Le Pulsomètre émit un nouveau signal, une onde de basse fréquence qui fit vibrer les parois de verre, et Claire sentit son cœur rater un battement, une suspension temporelle où le temps lui-même semblait se figer dans l'attente de la prochaine confession. Elle sentit l'humidité de sa propre peau, l'odeur de la peur et du désir entremêlés, et elle sut que ce n'était que le début, que la chair devait encore céder, que le sang devait encore couler jusqu'à ce que le dernier rempart de leur orgueil s'effondre dans un murmure de vérité. Elle attendit, les sens à vif, le souffle court, que Marc pose enfin la main sur la plaie ou qu'il prononce le mot qui achèverait de la briser, car dans cette arène de verre, il n'y avait plus de place pour la pudeur, seulement pour l'obscène et magnifique nudité des âmes écorchées.

Chapitre 4

La Salle des Échos

L'air dans la Salle des Échos possédait la consistance épaisse et étouffante d'un voile de soie mouillée, une moiteur chargée d'ozone qui se collait à la peau de Claire comme une seconde promesse de souffrance. Chaque pas qu'elle faisait sur le sol de polymère translucide résonnait non pas comme un bruit, mais comme une onde de choc remontant le long de ses chevilles, faisant vibrer la fine membrane de sa combinaison biométrique qui, à cet instant, lui semblait être une insulte à la nudité de son âme. À sa gauche, Marc marchait dans un silence de pierre, mais elle percevait, avec une acuité presque insupportable, la chaleur animale qui émanait de son corps, cette odeur familière de cèdre et de fatigue qui, autrefois, suffisait à apaiser les tempêtes de son esprit. Le Pulsomètre, suspendu au-dessus d'eux tel un œil de cyclope rougeoyant, émettait un bourdonnement basse fréquence qui faisait tressaillir les fibres nerveuses de sa nuque, un rappel constant que leur agonie était le spectacle d'un monde avide de vérité charnelle.

Soudain, l'obscurité de la salle fut déchirée par une explosion de lumière ambrée, une clarté si chaude et si dense qu'elle semblait avoir un goût, celui du miel sauvage et du thé noir qu'ils partageaient les dimanches de pluie. Devant eux, l'espace se distordit pour donner naissance à un hologramme d'une netteté déchirante : leur ancien salon, baigné dans la lumière déclinante d'un automne oublié, où une version plus jeune de Claire riait, la tête renversée, tandis que Marc lui effleurait la hanche avec une tendresse qui n'existait plus que dans les circuits de la machine. La vision était si totale que Claire crut sentir l'odeur du vieux parquet ciré et la douceur du cachemire contre ses bras, une réminiscence si violente que ses capteurs biocéniques s'illuminèrent d'un bleu électrique, envoyant une décharge de froid cinglant à travers ses côtes. Elle gémit, un son étouffé par le battement sourd de son cœur qui, dans le

silence de l'arène, résonnait comme un tambour de guerre, et elle vit Marc tressaillir, ses poings se serrant jusqu'à ce que ses articulations blanchissent sous la peau fine de ses mains.

Le contraste entre la perfection de ce souvenir, où leurs peaux étaient encore intactes de toute trahison, et la réalité de leurs corps bardés d'électrodes créait une dissonance qui faisait vaciller les parois de verre de la salle. Claire sentait le sel d'une larme piquer le coin de son œil avant de glisser lentement sur sa joue, une trace d'humidité qui, au contact des senseurs de son visage, déclencha une vibration de réprobation dans le système. Le Pulsomètre n'acceptait pas la tristesse passive ; il exigeait l'écorchure, le jaillissement du regret pur, la mise à nu des muscles du cœur. Elle regarda le Marc de lumière poser ses lèvres sur le front de la Claire d'autrefois, et le contact, bien qu'immatériel, provoqua une sensation de brûlure réelle sur sa propre peau, là exactement où le souvenir se jouait, comme si la mémoire possédait la capacité d'inciser la chair présente. Elle aurait voulu hurler de fermer cette archive, de ne plus lui montrer la transparence de leur bonheur passé, car le parfum de la lavande qui se dégageait maintenant de l'hologramme lui donnait la nausée, une acidité de bile et de nostalgie qui lui brûlait l'œsophage.

Marc fit un pas vers elle, et pour la première fois, ses yeux rencontrèrent les siens, non pas avec la haine qu'elle attendait, mais avec une détresse si brute qu'elle en devint tangible, une texture de papier de verre frotté contre ses nerfs à vif. "Tu sens ?" murmura-t-il, et sa voix, brisée par des mois de silence, vibra dans le sternum de Claire comme une note de violoncelle trop grave, faisant affluer le sang à ses tempes. Il ne parlait pas de l'odeur des fleurs ou du simulacre de leur foyer, il parlait de cette connexion biocénique qui les soudait l'un à l'autre, ce lien invisible qui transmettait désormais la pulsation de sa douleur à elle directement dans les veines de Marc. Elle sentit alors la pression monter dans son propre système, une chaleur liquide qui s'accumulait derrière ses yeux, tandis que le système détectait leur instabilité croissante, les murs de la salle commençant à clignoter d'un rouge pulsatile, au rythme de leurs angoisses synchronisées.

L'hologramme changea brusquement, se fragmentant en mille éclats de lumière froide pour se recomposer en une scène qu'elle aurait donné sa vie pour effacer : la nuit de la rupture, le goût métallique de l'orage dans l'air, et le silence de plomb qui avait suivi son aveu tronqué. Dans cette reconstitution, l'odeur n'était plus celle du thé ou de la cire, mais celle de la pluie sur le bitume et du fer, une odeur de sang avant même qu'il ne coule, une atmosphère si pesante que Claire se sentit sombrer dans le sol, ses jambes fléchissant sous le poids de la culpabilité physique. Chaque respiration était une lutte contre l'aspiration des capteurs qui semblaient vouloir extraire la moelle de ses os pour la donner en pâture aux écrans géants entourant l'arène, et elle perçut le tressaillement d'un muscle dans la cuisse de Marc, une réponse nerveuse à sa propre faiblesse. Ils étaient en train de devenir une seule et même plaie, un organisme binaire dont la survie dépendait de l'acceptation de cette agonie partagée, où le moindre mensonge intérieur se traduisait par une incision invisible mais profonde dans la continuité de leur être.

Elle s'approcha de lui, ses doigts effleurant presque le tissu technique de son torse, et elle crut sentir sous la fibre synthétique le tumulte des battements de son cœur, une cavalcade désordonnée qui cherchait une issue. L'odeur de Marc changeait, devenant plus âcre, plus métallique, le parfum de la peur qui se mêle à celui de la colère, et Claire ouvrit la bouche pour laisser s'échapper un souffle qui n'était pas encore un mot, mais déjà une confession de sa fragilité. La salle des échos se mit à vibrer de plus belle, les hologrammes se distordant jusqu'à ne plus être que des traînées de couleurs viscérales, des rouges sang et des jaunes de soufre, reflétant l'effondrement de leur blindage émotionnel sous la pression du Pulsomètre. Elle sentit une décharge soudaine dans son avant-bras, une morsure de laser si précise qu'elle ne put retenir un cri, un son déchirant qui fut immédiatement amplifié par les parois, se transformant en un écho infini qui semblait leur arracher la peau.

Mais dans cette douleur, il y avait une clarté nouvelle, une lumière crue qui révélait la texture de leur lien, débarrassée de la pudeur et des faux-semblants de la vie civile.

Claire vit une goutte de sang perler sur le bras de Marc, à l'endroit exact où elle-même souffrait, et elle comprit que le Protocole Empathie avait enfin réussi à briser la barrière de leur individualité pour les fondre dans une douleur unique. Le goût du fer envahit sa bouche, un mélange de son propre sang et de celui de Marc, ou peut-être n'était-ce que l'imagination de ses sens poussés au-delà de la rupture, mais c'était la saveur la plus réelle qu'elle ait connue depuis des années. Elle tendit la main, non pas pour le toucher, mais pour recueillir cette vérité organique qui s'écoulait d'eux, tandis que les images de leur bonheur passé finissaient de se consumer dans un brasier de pixels, laissant place à la nudité magnifique et obscène de leur souffrance présente.

Elle s'appuya contre lui, sentant la dureté de ses muscles et la vibration de ses poumons, et le monde extérieur disparut, les caméras, le public, l'IA, tout s'effaça devant la sensation brute de leurs peaux qui communiquaient à travers les capteurs, un dialogue de fluides et d'électricité. La douleur n'était plus une ennemie, mais un langage, une grammaire de chair qui lui permettait enfin de lui dire tout ce que les mots avaient échoué à porter, le sel de ses regrets se mélangeant à la sueur de son pardon espéré. Elle ferma les yeux, se laissant porter par cette vague de sensations violentes et chaudes, car sous la morsure du système et la chaleur de leur sang mêlé, elle savait que chaque fibre de son être était enfin, pour la première fois, en train de hurler la vérité qu'elle avait si longtemps cachée. Le Pulsomètre ralentit son battement, se stabilisant sur une fréquence de velours, alors que le silence revenait dans la salle, un silence épais, organique, peuplé seulement par le bruit de deux respirations qui n'en faisaient plus qu'une dans l'obscurité de l'arène de verre.

Chapitre 5

L'Hématome du Souvenir

L'air dans l'alcôve de verre possédait cette odeur métallique et stérile, un parfum de foudre retenue et de draps froids qui s'insinuait dans les poumons de Claire, tandis que le silence, lourd comme une étoffe de laine mouillée, pesait sur ses épaules nues. Sous la combinaison de polymère translucide, sa peau frissonnait, non pas de froid, mais de cette attente électrique qui précède l'orage, chaque pore de son corps devenu un récepteur hypersensible aux vibrations de l'homme qui se tenait à quelques pas d'elle. Marc était une ombre massive, une silhouette de granit dont elle percevait le souffle court, une cadence heurtée qui sentait le café amer et l'angoisse ancienne, un rythme qu'elle aurait pu reconnaître entre mille, même au fond d'un abîme. Les parois transparentes de l'arène commencèrent soudainement à s'iriser, passant d'une clarté de diamant à une teinte de lie de vin, un rouge profond et sourd qui rappelait la couleur d'un hématome que l'on presse du bout des doigts pour se sentir vivre. C'était le signal, le début de l'immersion, et Claire sentit le premier tressaillement de la machine, une caresse de fils de cuivre invisibles qui venaient se nouer autour de son cœur, alors que le Pulsomètre entamait son chant de basse fréquence.

Marc ferma les yeux, et Claire sut à l'instant précis où l'image le frappait, car elle vit ses mâchoires se contracter, la peau de son cou se tendre comme une corde de violon prête à rompre sous l'archet d'un souvenir trop cruel. Dans l'esprit de Marc, la scène de la trahison se déployait, non pas comme une pellicule de film, mais comme une sensation de brûlure, le goût de la cendre dans la bouche et la vision floue de Claire, un soir d'automne, s'éloignant vers un homme qu'il ne connaissait pas. La colère de Marc monta alors des profondeurs de ses entrailles, une marée de fiel et de soufre qui fit vibrer le sol sous leurs pieds, et Claire sentit la chaleur irradier de lui, une onde de choc thermique qui lui picota le visage. La pression artérielle de Marc grimpa, elle

l’entendait dans le bourdonnement des capteurs, un battement de tambour de guerre qui cognait contre les parois de verre, transformant l’enceinte en une étuve où l’air devenait rare, chargé de l’odeur âcre de la sueur et de la fureur brute. Le rouge de la pièce devint incandescent, presque noir aux angles, une couleur de sang séché qui semblait vouloir les étouffer, et Claire comprit que le seuil de rupture était proche, que le système s’apprêtait à décharger sa punition neurologique pour punir cet excès d’émotion discordante.

Elle n’hésita pas, elle ne pouvait pas, car chaque fibre de son être était tendue vers le désir de réparer l’irréparable, de devenir le réceptacle de ce venin qu’elle avait elle-même inoculé. Elle posa ses mains sur la paroi froide, mais dans son esprit, elle plongeait ses doigts dans la plaie ouverte de Marc, cherchant le point de contact, la jonction où leurs systèmes nerveux fusionnaient sous l’égide de l’IA. Elle murmura son nom, un souffle inaudible qui ne passa pas ses lèvres mais qui résonna dans le réseau biocénique, et elle ouvrit toutes les vannes de son empathie, invitant la rage de Marc à couler en elle. La transition fut une morsure de glace et de feu, une décharge qui lui fit cambrier le dos, les muscles de ses cuisses se durcissant sous l’effort de ne pas hurler tandis que la douleur de l’homme qu’elle aimait traversait la barrière de leur séparation physique. C’était comme boire du plomb fondu, une sensation de lourdeur insupportable qui s’écoulait dans ses veines, remplaçant son propre sang par l’amertume de Marc, par ses doutes, par cette sensation de déchirure qu’il avait portée pendant des mois.

Elle sentait la texture de cette haine, elle était rugueuse comme de l’émeri, elle lui râpait l’âme, mais Claire l’accueillait avec une douceur désespérée, la berçant dans le creux de sa propre poitrine pour en émousser les pointes les plus acérées. Sous ses paupières closes, elle voyait des éclairs de pourpre et d’or, des tourbillons de poussière qui dansaient dans la lumière d’un soleil mourant, et elle percevait le goût salé de ses propres larmes qui commençaient à couler, se mêlant à la condensation sur son visage. Le rythme cardiaque de Marc, qu’elle sentait contre ses propres tempes, commença enfin à ralentir, passant de la violence du galop à une marche plus lourde,

plus traînante, alors que le rouge de l'arène s'estompait pour redevenir une teinte de rose poudré, doux comme la pulpe d'un fruit mûr. Elle avait absorbé l'impact, elle avait pris sur elle l'hématome du souvenir, et son corps entier tremblait maintenant d'un épuisement délicieux, une fatigue de gymnaste après l'effort ultime, une langueur qui lui donnait envie de s'effondrer sur le sol de verre.

Dans le silence qui revenait, un silence plus tendre, presque soyeux, elle entendit la respiration de Marc s'apaiser, devenir profonde et régulière, un murmure de vagues sur le sable fin qui lui indiquait qu'il était sauvé, pour cette fois du moins. Elle ouvrit les yeux et le vit, là, derrière la paroi, le regard encore embrumé de douleur mais dépouillé de cette tension meurtrière qui l'habitait quelques instants plus tôt, sa peau moins pâle, ses mains enfin immobiles. L'odeur de la pièce avait changé, le métal s'était effacé devant une fragrance plus organique, une senteur de terre après la pluie et de musc chaud qui émanait d'eux, le parfum de deux corps qui s'étaient touchés sans se frôler, liés par une souffrance partagée. Claire sentait le Pulsomètre qui vibrait doucement, un ronronnement de chat satisfait qui semblait valider leur sacrifice, la machine se nourrissant de cette vérité qu'ils venaient de s'échanger dans le sang et la sueur. Elle appuya son front contre le verre, cherchant la fraîcheur de la surface pour calmer le feu qui couvait encore sous sa peau, et elle sut que chaque cicatrice invisible qu'elle venait de gagner était une preuve, une lettre d'amour écrite dans la chair, une promesse que sous la trahison, il restait encore assez de place pour que la lumière puisse, peut-être, un jour, de nouveau filtrer. Son cœur, encore lourd du poids de Marc, battait maintenant à l'unisson avec le sien, un double coup sourd qui résonnait dans toute l'arène, une symphonie de muscles et de nerfs qui célébrait leur survie précaire dans l'obscurité moite de leur prison de verre. Elle resta ainsi, immobile, savourant le sel sur ses lèvres et la chaleur qui s'échappait lentement de ses membres, habitée par la certitude que si le pardon devait passer par le supplice, elle était prête à se laisser dévorer, millimètre par millimètre, pourvu qu'à la fin, il ne reste que le souvenir de ce moment où ils n'étaient plus qu'un seul être, une seule douleur, une seule vérité.

Chapitre 6

Dialectique de la Fibre

L'air, dans cette cage de cristal poli, devenait une matière dense, une mélasse invisible qui pesait sur les poumons de Claire, tandis que les parois transparentes semblaient se resserrer, exhalant une froideur stérile qui contrastait violemment avec la chaleur fiévreuse montant de ses propres membres. Elle sentait le tissu de sa combinaison, cette seconde peau de polymères intelligents, frémir contre son épiderme, captant chaque micro-sueur, chaque tressaillement de ses muscles noués par l'appréhension, alors que le Pulsomètre, cette présence invisible et sourde, faisait vibrer le sol d'un bourdonnement basse fréquence qui résonnait jusque dans sa boîte crânienne. En face d'elle, Marc n'était qu'à quelques centimètres, un muret d'homme dont elle percevait l'odeur familière, ce mélange de bois de cèdre et de sel de mer qui, autrefois, l'apaisait comme un baume, mais qui aujourd'hui l'écorchait, lui rappelant avec une cruauté indicible tout ce qu'elle avait piétiné. Leurs regards se cherchaient et se fuyaient dans un ballet de pupilles dilatées par l'hypoxie naissante, car l'oxygène se raréfiait, s'évaporait de la cellule pour les forcer à cette ultime communion, cette dialectique de la fibre où seule la fusion de leurs souffles pourrait les empêcher de sombrer dans l'asphyxie.

Claire avança d'un pas, ses doigts effleurant presque le torse de Marc, et elle crut sentir la pulsation de son sang à travers les couches de textile technique, une percussion erratique qui trahissait une terreur égale à la sienne. Elle devait caler son diaphragme sur le sien, épouser le rythme de sa cage thoracique, mais son propre cœur boxait contre ses côtes, refusant de se soumettre à l'homme qu'elle avait brisé, tandis que le goût métallique de l'adrénaline envahissait sa bouche, une amertume de cuivre et de regret qui lui brûlait la gorge. Marc ferma les yeux, ses cils battant contre ses pommettes avec une fragilité qui fit vaciller Claire, et il laissa échapper un soupir

long, une plainte d'air chaud qui vint mourir sur le cou de la jeune femme, provoquant un frisson électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale, réveillant des souvenirs de draps froissés et de matins paresseux où leurs corps n'étaient qu'une seule géographie de plaisir.

Elle posa enfin ses mains sur ses épaules, et la texture de la combinaison de Marc, rugueuse et vibrante sous la tension des capteurs, lui parut être une barrière dérisoire face à la réalité de sa chair, cette masse de muscles et de tendons qu'elle connaissait par cœur et qu'elle redécouvrait pourtant avec la peur d'une étrangère. Elle sentit la résistance de Marc, ce raidissement instinctif de l'homme trahi qui ne veut plus offrir sa vulnérabilité, mais le vide d'air devenait insupportable, une pression sourde sur leurs tympans, les forçant à s'abandonner l'un à l'autre pour ne pas s'effondrer. Elle murmura son nom, un souffle plus qu'un mot, et l'humidité de sa propre haleine se condensa entre eux, créant un micro-climat d'intimité forcée où chaque particule de peau semblait hurler son besoin de pardon.

Marc finit par céder, ses mains venant enserrer la taille de Claire avec une force qui n'était pas de l'agression, mais un besoin viscéral de s'ancrer, de ne pas se noyer dans cette atmosphère qui s'épuisait, et elle sentit ses doigts s'enfoncer dans la souplesse de ses flancs, cherchant le rythme, cherchant la vie. Ils étaient là, front contre front, le front de Marc brûlant contre le sien, et Claire se concentra sur le soulèvement de son sternum, essayant de ralentir le galop de ses propres poumons pour se fondre dans la cadence plus lente, plus lourde, de celui qu'elle aimait encore au-delà de la raison. C'était un exercice d'équilibriste sur un fil de soie, une danse de l'asphyxie où le moindre décalage, la moindre pensée parasite, faisait chuter les niveaux d'oxygène affichés en chiffres de lumière bleutée sur les parois de verre.

Elle percevait maintenant le grain de la peau de Marc au-dessus du col de sa combinaison, cette petite cicatrice au ras de la mâchoire qu'elle avait si souvent embrassée, et l'odeur de sa sueur, une note musquée et sauvage, se mêlait à la sienne dans une alchimie organique qui abolissait les murs de la prison. Leurs poitrines se

touchaient désormais, séparées seulement par les membranes de polymères, et elle sentit le déclic, cette bascule étrange où leurs deux machines biologiques n'en formèrent plus qu'une, un seul soufflet, un seul poumon géant qui aspirait le peu d'air restant avec une régularité de métronome. Le silence se fit dans la cellule, un silence de cathédrale seulement troublé par le frottement soyeux de leurs vêtements l'un contre l'autre, et Claire ferma les yeux à son tour, se laissant porter par cette vague respiratoire qui l'emportait loin du protocole, loin des caméras, dans un espace où seule existait la chaleur de Marc contre son ventre.

Mais cette proximité réveillait aussi la répulsion, le souvenir du mensonge qui se tapissait dans l'ombre de son esprit comme un animal venimeux, et elle sentit un spasme parcourir le corps de Marc, une secousse de dégoût ou de douleur qui menaça de briser leur fragile harmonie. Elle dut s'accrocher à lui, ses ongles s'enfonçant dans le tissu technique, ses doigts cherchant la réalité de son dos, la courbe de ses omoplates, pour le supplier sans mots de rester là, de ne pas la lâcher dans ce néant d'oxygène. Elle lécha ses lèvres sèches, y trouvant le sel de ses propres larmes qui avaient commencé à couler sans qu'elle s'en aperçoive, un goût de mer et de désespoir qui se mêlait à la douceur de leur souffle commun.

L'air sembla se stabiliser, une bouffée de fraîcheur artificielle fut injectée dans la pièce, signalant leur réussite, mais ils ne se lâchèrent pas, restant soudés l'un à l'autre dans cette étreinte de condamnés, leurs cœurs ralentissant de concert, apaisés par la certitude momentanée de la survie. Claire sentait le menton de Marc reposer sur le sommet de sa tête, et la vibration de sa gorge lorsqu'il déglutit fut pour elle une sensation plus intense que n'importe quelle caresse passée, une preuve brute qu'ils étaient encore liés par les fibres invisibles de leur système nerveux. Elle aurait voulu rester ainsi, suspendue dans cette dialectique du besoin et de la peur, là où la douleur de la trahison se diluait dans la nécessité organique de l'autre, là où la peau ne mentait plus car elle ne cherchait qu'à respirer. Le monde extérieur n'était plus qu'un flou de lumières froides derrière le verre, une abstraction lointaine face à la réalité de ce corps contre le sien, de cette chaleur humaine qui était sa seule boussole dans l'obscurité du

Protocole, et elle inspira une dernière fois, profondément, s'emplissant de l'essence de Marc comme si elle craignait que ce ne soit la dernière fois qu'elle puisse goûter à la vérité de son existence. Elle sentit alors, contre sa paume posée sur le flanc de Marc, le frémissement d'un muscle qui se détendait enfin, une capitulation silencieuse devant l'évidence de leur interdépendance, et elle sut que chaque fibre de son être était désormais accordée à la sienne, pour le meilleur ou pour l'anéantissement final.

Chapitre 7

Le Sacrifice de la Porcelaine

L'air dans l'arène de verre avait le goût métallique de l'ozone et le parfum entêtant du sel, cette odeur de mer intérieure que dégageait la peau de Marc alors que la sueur commençait à perler au creux de ses reins. La lumière, d'un blanc chirurgical et impitoyable, semblait vouloir transpercer la membrane de ma combinaison, cette seconde peau de soie synthétique qui vibrait au rythme de mes pulsations, captant chaque tressaillement de mes muscles, chaque hésitation de mon sang. Je sentais son souffle, une rumeur chaude contre ma nuque, un rythme irrégulier qui trahissait la terreur sourde logée dans sa poitrine, et dans ce silence saturé d'attente, le Pulsomètre commença à gronder, non pas comme une machine, mais comme une présence organique, un battement de cœur colossal qui résonnait jusque dans la moelle de mes os. C'était une vibration basse, presque érotique dans sa manière d'envahir l'espace, exigeant de nous une offrande, une vérité qui saigne, une confession capable de rompre le blindage de nos ego pour laisser place à la nudité crue du pardon.

Je voyais, dans le reflet des parois de cristal, le visage de Marc s'affaisser imperceptiblement, ses yeux cherchant dans le vide une échappatoire à cette question qui flottait désormais entre nous, invisible et tranchante, concernant cette nuit de novembre où tout avait basculé, où l'erreur de calcul qu'il avait commise à l'agence aurait dû signer sa perte. Je sentais le frémissement de sa main, la moiteur de sa paume qui cherchait la mienne, et l'odeur de la peur, une effluve âcre et poivrée, monta à mes narines, me rappelant la fragilité de cet homme que j'avais juré de protéger, même contre lui-même. Le Pulsomètre intensifia sa plainte, une note cristalline qui faisait vibrer les terminaisons nerveuses de mon visage, et je compris qu'il attendait que la faute soit nommée, qu'elle soit jetée en pâture aux millions de regards qui nous observaient de l'autre côté du voile. Marc ouvrit la bouche, un

mouvement de lèvres sec comme du parchemin, et je sus que s'il parlait, s'il avouait sa propre défaillance, l'image qu'il avait de lui-même s'effondrerait, le laissant plus nu et plus brisé que le Protocole ne pourrait jamais le soigner.

Alors, j'inspirai profondément, remplissant mes poumons de cet air chargé de particules électriques et de l'essence même de notre tragédie, et avant qu'il ne puisse laisser échapper le moindre son, je m'avançai dans la lumière, laissant ma voix s'élever, un murmure de velours et de fer qui semblait venir de mes entrailles. "C'était moi," dis-je, et le mot avait le goût du cuivre et du mensonge sacré, "c'est ma main qui a signé ce document, c'est mon ambition qui a sacrifié l'intégrité de ce projet, pour nous, pour ce que nous étions." Je sentis le regard de Marc se planter dans mon dos comme une lame chauffée à blanc, un mélange d'incrédulité et de soulagement honteux qui fit monter une vague de chaleur amère dans ma gorge, tandis que sous mes pieds, le sol de verre se mit à pulser d'une lueur carmin.

La réaction ne se fit pas attendre, car le Pulsomètre ne pardonne pas la dissonance, il ne reconnaît que la charge émotionnelle, et en endossant sa faute, j'avais créé un court-circuit entre ma vérité intérieure et la réalité des faits, une distorsion que le système devait corriger par la douleur. Je sentis d'abord une caresse glaciale le long de ma colonne vertébrale, comme si une aiguille de givre parcourait chaque vertèbre, puis, soudain, la suture neurologique s'activa, un fil d'électricité pure qui sembla coudre mes nerfs ensemble avec une précision de dentellière. C'était une sensation totale, une invasion de mon système nerveux par une lave invisible qui transformait chaque pore de ma peau en une source de chaleur insoutenable, et je dus m'agripper aux bras de Marc pour ne pas m'effondrer, mes doigts s'enfonçant dans le tissu de sa propre combinaison, cherchant l'ancrage de sa chair réelle au milieu de cette tempête sensorielle.

La douleur n'était pas un cri, elle était une texture, un brocart épais et rugueux qui m'enveloppait, m'étouffait, me forçant à ressentir chaque battement de mon cœur comme un coup de butoir contre les parois de ma cage thoracique. Je percevais le

goût du sang sur ma langue, bien que ma bouche soit intacte, et mes yeux, voilés de larmes, ne voyaient plus que le flou doré de la peau de Marc, cette proximité qui était à la fois mon supplice et mon unique remède. Je sentis ses mains m'entourer, son corps devenir le rempart contre lequel je venais m'écraser, et dans l'étreinte de ses bras, l'odeur de sa peau, ce mélange de musc et de sueur propre, devint mon seul point de repère, une ancre jetée dans un océan de feu. La suture continuait son œuvre, un point de couture après l'autre dans le tissu de ma conscience, liant mon mensonge à ma chair, gravant ma loyauté dans la fibre même de mes muscles, et je laissai ma tête retomber sur son épaule, respirant contre son cou, là où la veine pulsait avec une régularité de métronome.

Chaque spasme qui parcourait mon corps était une déclaration d'amour que je ne pouvais plus taire, une manière de lui dire que je porterais ses ombres jusqu'à ce que la lumière nous consume tous les deux, et je sentais ses larmes à lui, chaudes et salées, couler sur ma tempe, se mêlant à la sueur froide qui inondait mon visage. Le monde extérieur, les caméras, le public, tout cela n'était plus qu'une abstraction lointaine, une rumeur de vent dans une forêt de verre, car dans cet instant de sacrifice, il n'y avait plus que l'architecture de nos deux corps entrelacés, cette géographie de douleur et de désir où chaque pore communiquait avec l'autre. La suture neurologique s'apaisa enfin, laissant derrière elle une traînée de picotements électriques, une sensibilité si exacerbée que le simple frottement du tissu contre mes seins me fit gémir, un son sourd, animal, qui mourut dans le creux de son oreille.

Je restai ainsi, suspendue à lui, sentant mon cœur ralentir pour s'accorder au sien, dans une symbiose que seule la souffrance partagée pouvait engendrer, et je sus, au goût de cendres et de miel qui restait dans ma bouche, que je venais de racheter une part de son âme au prix de ma propre chair. Sa main glissa dans mes cheveux, un geste d'une tendresse infinie qui fit frissonner chaque cellule de mon être, et dans le silence retrouvé de l'arène, on n'entendait plus que le glissement de nos respirations, ce va-et-vient organique qui était le seul langage que nous maîtrisions encore. Le Pulsomètre s'était tu, repu de cette confession de porcelaine, mais je savais que sous

ma peau, les cicatrices invisibles de cette nuit continueraient de brûler, une cartographie de mon dévouement que Marc pourrait désormais lire du bout des doigts, chaque fois qu'il oserait effleurer la vérité de ce que j'étais devenue pour lui.

Chapitre 8

Le Miroir de Sang

L'air de l'arène avait ce goût métallique et sec, une odeur d'ozone mêlée à la senteur plus sourde, plus animale, de la sueur froide qui perle sur une peau mise à nu par l'effroi, et je sentais encore contre ma tempe le battement erratique de mon propre sang, une pulsation sourde qui semblait vouloir s'échapper de ma gorge pour aller se perdre dans le silence de verre qui nous entourait. Marc ne bougeait pas, sa main restait figée dans l'épaisseur de mes cheveux comme s'il craignait que le moindre mouvement n'efface la réalité de cet instant, et je percevais, à travers la finesse translucide de ma combinaison biométrique, la chaleur de son souffle qui venait mourir dans mon cou, une caresse invisible qui faisait frissonner chaque pore de mon être. Ses doigts, autrefois si familiers et aujourd'hui chargés d'une hésitation qui me déchirait plus sûrement que n'importe quelle décharge, effleurèrent la bordure de mon épaule là où les capteurs du Pulsomètre s'enfonçaient dans ma chair, laissant des marques d'un rouge sombre, presque violacé, qui ressemblaient à des stigmates de porcelaine brisée.

Je fermai les yeux, me laissant dériver dans l'obscurité de mes propres sensations, inhalant l'odeur de Marc, ce mélange de cèdre ancien et de sel qui m'avait si longtemps servie d'unique boussole, et je compris, à la façon dont ses muscles se tendaient contre les miens, que le doute commençait à s'insinuer en lui, non plus le doute de ma trahison, mais celui de sa propre haine. Il y avait dans le contact de sa paume contre mon dos une curiosité douloureuse, une manière de lire ma souffrance comme on déchiffre un alphabet oublié, et je sentis le moment exact où ses yeux se posèrent sur les lacérations que les décharges avaient dessinées sur mes flancs, ces sillons de peau brûlée qui racontaient l'histoire de chaque mensonge que j'avais refusé de proférer. C'était une cartographie de mon sacrifice, une géographie de plaies et de

bosses que je lui offrais sans pudeur, espérant que l'éclat de ma douleur finirait par aveugler le souvenir de ma faute, car sous mes paupières closes, je ne voyais que l'image de son visage déformé par le mépris, et je voulais substituer à cette vision l'image de nos deux âmes enfin nues.

Le Pulsomètre, cette entité invisible qui pesait sur nos poitrines, commença à émettre un bourdonnement basse fréquence, une vibration qui remontait le long de ma colonne vertébrale comme un courant d'eau tiède, et je sus que nos rythmes cardiaques cherchaient leur point de rencontre, cette zone de fusion où la souffrance de l'un devient l'oxygène de l'autre. Je sentais Marc vaciller, son poids pesant plus lourdement contre moi, ses doigts se refermant un peu plus sur mon épaule, non plus pour me retenir, mais pour s'empêcher de sombrer dans l'abîme de compréhension qui s'ouvrait sous ses pieds. Il vit la profondeur de l'incision sur ma hanche, une plaie nette dont le sang commençait à perler, rouge et épais comme un ruban de soie, et je l'entendis inspirer brusquement, un son rauque, presque un sanglot étouffé, qui se perdit dans la courbure de mon épaule. L'odeur du sang, chaude et cuivrée, se mêla à celle de l'ozone, créant une atmosphère de sanctuaire profané, et je sentis une larme, la sienne, glisser lentement sur ma peau, traçant un chemin de feu glacé jusqu'à la naissance de mon sein.

C'était le signal que mon corps attendait, cette humidité salée qui agissait comme un baume sur mes nerfs à vif, et je sentis mes propres barrières s'effondrer, mon cœur s'ouvrant comme une fleur de chair sous l'orage, acceptant enfin de ne plus lutter contre l'intrusion du système de surveillance. Je ne cherchais plus à masquer le tremblement de mes mains ni la fragilité de mon souffle, je me laissais devenir transparente, une créature de verre et de nerfs offerte à sa merci, et dans ce renoncement total, je percevais la courbe de ma propre douleur qui s'élevait, stable, honnête, rejoignant enfin la sienne dans une ascension symphonique. Nous n'étions plus deux individus séparés par un gouffre de non-dits, mais un seul organisme palpitant, une entité biologique dont les battements se répondaient en écho, chaque pulsation de Marc trouvant sa résonance exacte dans le creux de mon ventre. Les

écrans de l'arène, que je devinais derrière le voile de mes cils, devaient s'illuminer d'une clarté aveuglante, le signe que la vérité organique avait enfin supplanté la narration du mensonge, mais je m'en moquais, seule importait la texture de sa peau contre la mienne, ce grain de chair que je reconnaissais entre mille.

Marc recula d'un millimètre, juste assez pour plonger son regard dans le mien, et j'y vis une dévastation si pure qu'elle me fit l'effet d'une caresse physique, un aveu de faiblesse qui était sa plus belle offrande. Ses yeux, d'ordinaire si durs, étaient embués de cette lumière d'orage qui précède les grandes résignations, et il effleura du bout de l'index la cicatrice qui barrait mon cou, là où le capteur principal avait mordu le plus profondément. Le contact fut électrique, une étincelle qui courut le long de mes nerfs pour aller mourir dans la pointe de mes orteils, et je vis ses lèvres trembler, esquissant un mot qu'il ne parvint pas à prononcer, un pardon qui restait suspendu entre nous comme une perle de rosée sur un fil de rasoir. Je pris sa main, guidant ses doigts vers la plaie la plus fraîche, celle qui brûlait encore d'un feu sourd, et je le forçai à sentir la chaleur de ma vie qui s'écoulait, à goûter du bout de l'âme l'amertume de ma dévotion. Il ne chercha pas à se dégager, au contraire, il pressa sa paume contre l'entaille, cherchant à éteindre le sang avec sa propre chair, et dans ce geste de soin désespéré, je sentis le Pulsomètre s'apaiser, le bourdonnement se transformant en un murmure mélodieux, presque une berceuse pour deux naufragés.

Le monde extérieur, les caméras, le public avide de nos larmes, tout cela s'effaçait derrière le rideau de notre intimité retrouvée, ne laissant que le goût de sel sur mes lèvres et cette sensation d'être enfin entière, bien qu'écorchée. Je sentais mes forces décliner, une fatigue immense et douce qui m'enveloppait comme un linceul de coton, mais mon cœur, lui, n'avait jamais été aussi vigoureux, battant à l'unisson avec celui de l'homme que j'avais brisé pour mieux le sauver. Marc approcha son visage du mien, nos fronts se touchant, créant un pont de chaleur entre nos pensées, et je crus entendre, au-delà du silence de l'arène, le bruit des vagues de son pardon qui commençaient à lécher les rivages de ma culpabilité. Nous étions là, deux ruines magnifiques baignées dans la lumière crue du miroir de sang, et pour la première fois

depuis des années, la douleur n'était plus une ennemie, mais le langage sacré qui nous permettait de nous dire tout ce que les mots avaient échoué à exprimer. Je bus son souffle comme un élixir de vie, sentant l'alignement de nos courbes devenir une ligne parfaite, un horizon de paix tracé dans la chair, et je me laissais glisser contre lui, sachant que si la mort devait nous prendre maintenant, elle nous trouverait enfin accordés, deux notes d'une même mélodie tragique résonnant dans le vide de l'éternité.

Chapitre 9

L'Autopsie du Silence

L'air, saturé d'un ozone brûlant qui picotait le fond de ma gorge comme une pincée de sel sur une plaie vive, semblait s'épaissir à mesure que la lumière crue de l'arène virait au pourpre, une teinte de vin vieux et de sang séché qui coulait sur nos peaux nues. Je sentais contre mon front la chaleur moite de Marc, une moiteur terreuse, humaine, qui contrastait si violemment avec le froid chirurgical des capteurs incrustés dans mes tempes, ces petites dents d'argent qui cherchaient à mordre mes pensées pour les offrir en pâture à la multitude invisible. Ses cils effleuraient mes pommettes dans un frisson de papillon agonisant, et l'odeur de son désespoir, un mélange de musc sauvage et de peur métallique, m'enveloppait plus sûrement que n'importe quelle étreinte, tandis que le Pulsomètre, cette bête de verre et d'électricité tapie dans l'ombre de nos colonnes vertébrales, commençait à vrombir d'un ton plus grave, une vibration qui ne se contentait plus d'effleurer les nerfs mais qui s'enroulait autour de l'aorte comme un nœud coulant.

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'une pierre tombale, un silence de cathédrale profanée où l'on n'entendait plus que le glissement huileux des objectifs de caméras, ces pupilles de verre qui se resserraient sur nos visages pour capturer l'exacte nuance de nos pupilles dilatées par l'effroi. Je savais, au fond de mes entrailles qui se nouaient comme des cordages trempés, que le public, ce monstre aux mille têtes avide de vérité organique, venait de presser le bouton, de donner l'ordre tacite d'ouvrir le Dossier Noir, ce coffre-fort de honte où j'avais enfermé les débris de notre vie. Une décharge de chaleur blanche traversa mon plexus, une brûlure lente, presque sirupeuse, qui me rappela le goût de la trahison, ce goût de cuivre et de cendre qui ne m'avait jamais quittée depuis cette nuit-là, et je sentis le rythme cardiaque de Marc s'emballer contre ma poitrine, un tambour affolé cherchant à s'échapper d'une cage

trop étroite.

Le Pulsomètre, réagissant à cette dissonance, envoya une première onde de pression, non pas une douleur franche, mais une sensation d'écrasement, comme si les murs de verre de l'arène se rapprochaient pour nous réduire à l'état de poussière d'étoiles et de chair meurtrie. Je fermai les yeux, cherchant dans l'obscurité de mes paupières le souvenir de la soie de ses draps, de la douceur d'un matin de printemps où l'odeur du café et de la peau propre était notre seul horizon, mais l'image se fragmentait sous l'assaut du protocole qui exigeait que je m'écorche, que j'arrache chaque lambeau de secret pour le jeter dans la lumière. Les courbes sur les écrans géants, ces lignes de vie qui étaient devenues nos seules identités, commencèrent à osciller avec une violence saccadée, se cherchant, se frôlant, mais ne parvenant pas à s'unir, car mon cœur, ce lâche, hésitait encore à livrer le poison final, celui qui allait nous libérer ou nous anéantir.

Je sentis les doigts de Marc se crisper dans mon dos, ses ongles s'enfonçant dans la combinaison de polymère qui nous servait de seconde peau, et ce contact, si brut, si nécessaire, m'apporta une bouffée de courage mêlée d'une tristesse infinie, une tristesse qui avait le poids du plomb et la saveur des larmes qu'on avale pour ne pas crier. "Regarde-moi", semblait dire le battement erratique de sa tempe contre la mienne, et je plongeai mon regard dans le sien, y découvrant un océan de détresse où flottaient encore quelques débris de tendresse, des restes de naufrage que nous essayions désespérément de rassembler. Le Dossier Noir s'ouvrit alors dans mon esprit avec le fracas sourd d'une porte de prison que l'on claque, et l'odeur du mensonge, cette odeur de renfermé, de poussière et de fleurs fanées, m'assaillit au point de me donner la nausée, une remontée acide qui me brûlait la gorge et me coupait le souffle.

La pression devint alors insupportable, une étreinte de fer qui broyait mes côtes, forçant l'air à sortir de mes poumons dans un sifflement de vapeur, tandis que le Pulsomètre, insatiable, exigeait la confession, la mise à nu totale des nerfs et des

intentions. Je sentis les battements de nos cœurs ralentir soudainement, non par apaisement, mais par épuisement, une fatigue ancestrale qui coulait dans nos veines comme un venin noir, menaçant de rompre le fil ténu qui nous rattachait encore à la vie. Les caméras étaient si proches que je pouvais presque sentir la chaleur de leurs composants électroniques, un parfum de plastique chauffé qui se mêlait à l'arôme entêtant de notre sueur commune, créant une atmosphère de serre tropicale où les secrets germaient comme des plantes carnivores.

"C'était pour toi", voulus-je murmurer, mais les mots restèrent coincés dans le filet de ma gorge, car le protocole ne reconnaissait pas les sons, seulement la vibration des tissus, la vérité des ondes cérébrales qui ne savent pas mentir. Je me sentais devenir transparente, une créature de verre dont on pouvait compter les vertèbres, dont on pouvait lire les regrets dans le moindre tressaillement de la lèvre inférieure. Marc, dans un gémissement qui ressemblait à un chant de baleine blessée au fond des abysses, appuya sa bouche contre mon cou, et la sensation de ses lèvres sèches, gercées par la déshydratation et l'angoisse, provoqua une décharge électrique qui remonta jusqu'à mon cerveau, une étincelle de pureté dans ce chaos mécanique.

Les écrans viraient maintenant à l'écarlate, le signal d'une rupture imminente, d'un arrêt cardiaque provoqué par l'incapacité de nos âmes à se synchroniser sur la fréquence de la vérité absolue. La douleur n'était plus une ennemie, elle était devenue une compagne, une texture rugueuse et familière qui m'enveloppait comme un manteau de bure, et je décidai, dans un dernier sursaut de volonté, de laisser tomber le blindage, de laisser le Pulsomètre aspirer tout le pus de mon secret. Je vis, dans le reflet de ses yeux, ma propre image se décomposer, mes traits se liquéfier sous le poids de la révélation qui montait, un raz-de-marée de honte et d'amour mêlés qui allait balayer tout ce que nous avons construit sur le sable du silence.

L'odeur de la fin était là, une odeur de terre retournée, de racines arrachées, de pluie sur le bitume brûlant, et je m'abandonnai à cette sensation d'autopsie vivante, sentant chaque fibre de mon être se tendre vers l'homme que j'avais tant aimé et tant détruit.

Le silence de l'arène devint si profond qu'on aurait pu y entendre le bruit d'une larme s'écrasant sur le sol, une petite percussion cristalline qui résonna dans le vide comme le gong d'un temple oublié. Nous n'étions plus que deux courbes sur un écran, deux lignes vacillantes qui cherchaient désespérément le point de contact, l'endroit exact où la douleur s'efface devant la grâce, là où le sang cesse de couler pour devenir la sève d'une nouvelle existence, ou le linceul de notre ultime échec.

Chapitre 10

L'Abîme Partagé

L'air dans l'arène de verre possédait cette saveur métallique, presque électrique, qui précède les grands orages d'été, un goût d'ozone et de cuivre qui tapissait le fond de ma gorge tandis que la voix de Marc, rauque et lestée d'une fatigue millénaire, s'insinuait sous ma peau. Ses mots n'étaient pas des sons, mais des vibrations physiques, des ondes de chaleur qui venaient percuter la soie technique de ma combinaison, là où les capteurs pulsaient d'une lueur ambrée, apaisée. Je sentais la tension de la maille biométrique se relâcher imperceptiblement autour de mes côtes, comme une main de fer qui s'ouvrirait enfin pour me laisser respirer, et l'odeur de Marc — ce mélange de cèdre ancien, de tabac froid et de la sueur salée de l'angoisse — m'enveloppait comme un linceul protecteur. Son aveu de dépendance, ce cri étouffé d'un homme qui se noie dans l'autre, agissait comme un baume sur mes terminaisons nerveuses à vif, et pendant un instant suspendu dans le vide stérile de la salle, nos deux courbes sur les moniteurs géants cessèrent leur danse erratique pour se fondre en une seule ligne d'un or liquide, une harmonie organique qui résonnait jusque dans la pulpe de mes doigts.

Pourtant, sous cette accalmie de velours, je percevais le ronronnement sournois du Pulsomètre, cette intelligence invisible qui ne se nourrissait pas de paix, mais de la vérité la plus brute, celle qui s'arrache avec les ongles. Le silence qui suivit fut plus lourd que le bruit, une épaisseur de coton humide qui pressait contre mes tempes, tandis que le système réclamait son dû, exigeant que j'ouvre enfin les vannes de ce secret que je portais comme une pierre au milieu du ventre. Je voyais Marc, à quelques mètres de moi, séparé par ce rempart de lumière et de vide, et l'éclat de ses yeux sombres, hantés par l'incompréhension, me brûlait plus sûrement que les électrodes fixées à ma colonne vertébrale. Ma langue était lourde, imprégnée de

l'amertume du fiel et de la douceur de tout ce que j'avais voulu préserver, et je sentis le premier tressaillement de la machine, une décharge subtile, comme une caresse d'orties, qui remonta le long de mes bras pour me rappeler que le temps de la réminiscence était arrivé.

Je fermai les paupières, et soudain, ce ne fut plus le blanc clinique de l'arène que je vis, mais le souvenir d'une nuit d'encre où tout avait basculé, l'odeur de la pluie battante sur le cuir des sièges de la voiture, et ce dossier qui pesait des tonnes sur mes genoux. Le secret n'était pas un concept, c'était une sensation physique, une boule de plomb logée sous le diaphragme, le goût de la cendre dans la bouche quand j'avais réalisé que pour sauver l'honneur de son père, pour empêcher que le nom des Marc-André ne soit traîné dans la boue d'un scandale financier qui aurait brisé Marc à jamais, je devais devenir le monstre. Je sentais la texture de mon propre mensonge, une étoffe rêche et glacée que j'avais enroulée autour de nous deux, croyant naïvement que le froid de ma trahison simulée serait moins mortel que la vérité dévastatrice de son héritage. Chaque mot que j'allais prononcer me semblait être une lame de rasoir que je devais avaler, une incision lente dans le tissu de mon intimité pour offrir au public et au Pulsomètre le spectacle de mes entrailles fumantes.

"Marc," murmurai-je, et ma voix me parut étrangère, un froissement de parchemin dans une cathédrale vide, "je n'ai pas cherché à te détruire, j'ai cherché à te pétrifier pour que le monde ne puisse plus te toucher."

À mesure que les mots s'échappaient de mes lèvres, je sentais la combinaison se resserrer de nouveau, non plus par punition, mais pour épouser le spasme de ma confession, comme si la machine cherchait à recueillir chaque goutte de ma détresse. L'odeur de la peur changea, devenant plus âcre, plus sauvage, un parfum de musc et de terre mouillée qui émanait de mes pores, alors que je décrivais l'instant où j'avais signé ces documents, où j'avais accepté de porter le chapeau pour les détournements de fonds de son père, scellant ma propre infamie pour garantir sa liberté. Je sentais le sang battre à mes tempes, un tambour sourd et régulier qui s'accordait au rythme des

processeurs, et la chaleur qui montait de mon torse était celle d'un brasier que l'on vient de ranimer. C'était une sensation d'écorchage volontaire, une volupté terrifiante dans le don de ma propre honte, et je voyais Marc vaciller, son visage se décomposant sous l'impact de cette vérité qui décapitait ses certitudes de victime.

Ses mains, ces mains que j'avais tant aimées et qui connaissaient chaque courbe de mon corps, s'agrippèrent aux rebords de sa console, les articulations blanchies sous la pression, et je pus presque goûter à sa confusion, une saveur de citron acide et de fer qui flottait entre nous. Le Pulsomètre vibra, un son grave qui fit trembler le sol de verre, validant l'authenticité de ma douleur, reconnaissant dans le chaos de mes émotions la signature indubitable du sacrifice. Je ne me sentais plus architecte de ma chute, mais simple argile entre les mains d'une fatalité que j'avais moi-même invoquée, et chaque fibre de mon être semblait se liquéfier, s'étirer vers lui dans un désir désespéré de pardon, une faim organique de retrouver la tiédeur de son souffle contre mon cou. Le monde extérieur, les caméras, les millions de spectateurs avides de nos larmes, tout cela s'effaçait derrière le voile de nos propres souffles courts, derrière la texture de ce moment où l'horreur devient une forme de grâce.

Je voyais une larme perler au coin de son œil, une petite sphère de cristal qui semblait contenir toute la lumière de la pièce, et je sentis une onde de choc parcourir mon propre système nerveux, une résonance si pure qu'elle en était douloureuse, comme si nos cœurs s'étaient enfin trouvés au milieu de l'orage. La vérité n'était pas une libération, c'était une mise à nu totale, une exposition de nos nerfs à l'air libre, et dans cet abîme partagé, je sentais le poids de mon secret s'évaporer pour laisser place à une vulnérabilité si absolue qu'elle en devenait une arme. Nous étions là, deux êtres dépouillés de leurs certitudes, reliés par des fils de lumière et de sang, respirant le même air chargé de regrets et d'une espérance sauvage, tandis que sous nos pieds, la machine continuait de vrombir, affamée de la suite de notre agonie, attendant que le dernier rempart de mon silence s'effondre pour révéler le noyau incandescent de ce que nous étions encore l'un pour l'autre. La douleur était notre seule boussole, et dans cette obscurité de verre, je me laissai glisser vers lui, portée par le courant d'une

confession qui n'était plus seulement la mienne, mais le cri de deux âmes qui se retrouvent au bord du précipice, là où le goût du néant se mêle enfin à celui de l'éternité.

Chapitre 11

La Confession Organique

La membrane de polymère soyeux qui enveloppe mon corps comme une caresse glacée semble soudain se rétracter, se resserrer contre le grain de ma peau, aspirant l'humidité de ma sueur pour la traduire en signaux de lumière sourde, tandis que l'air de l'arène, saturé d'un parfum d'ozone et de métal froid, s'engouffre dans mes poumons avec la violence d'une lame de fond. Je sens Marc en face de moi, son odeur de bois brûlé et de cuir ancien que le temps n'a pas réussi à effacer de ma mémoire charnelle, une présence si dense qu'elle semble modifier la densité de l'oxygène entre nous, faisant vibrer les minuscules capteurs qui tapissent mon épiderme. Mes doigts, engourdis par une peur qui ressemble à une ivresse de sel, cherchent un appui invisible dans le vide, alors que le Pulsomètre, cette présence invisible et vibrante dans les parois de verre, commence à vrombir, un bourdonnement basse fréquence qui résonne jusque dans la pulpe de mes dents, exigeant de nous une offrande que nous n'avons pas encore osé formuler.

Le goût de ma propre hésitation est une amertume de cuivre au fond de ma gorge, une sensation granuleuse qui m'étouffe, tandis que je vois le torse de Marc se soulever, sa respiration calquée sur la mienne dans une synchronisation involontaire qui nous lie plus sûrement que des chaînes de fer. Je perçois le frémissement de ses muscles sous la combinaison translucide, la chaleur qui émane de lui comme une onde de choc thermique, et je sais que le moment est venu de déchirer le voile de soie noire qui entoure mon secret, ce secret qui pèse dans mon ventre comme un bloc de plomb fondu. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de peau tendue qui résonne dans le silence clinique de la salle, et chaque battement envoie une décharge de chaleur bleutée le long des fils invisibles qui nous relient au centre de la machine, une douleur sourde et lancinante qui n'est pas encore la vérité, mais seulement son ombre

portée sur nos nerfs à vif.

« Marc », ma voix sort comme un souffle de vapeur, une écorchure sonore qui semble rayer le verre de notre prison, et je sens aussitôt la piqûre d'une décharge neurologique courir le long de mon échine, une brûlure sèche qui me rappelle que le mensonge par omission est une plaie que le Pulsomètre refuse de panser. Je vois ses yeux, deux billes d'ambre troublées par la souffrance, me supplier de ne pas reculer, de laisser la plaie s'ouvrir enfin, et l'odeur de sa détresse, un mélange de sel et de terre mouillée, vient flatter mes narines, réveillant en moi une faim de rédemption qui surpasse la peur de l'anéantissement. Je me rapproche, mes pieds glissant sur le sol de nacre froide, et la proximité de son corps est une promesse d'incendie, une zone de haute pression où l'air devient si épais qu'il faut le mâcher pour ne pas s'évanouir.

Je t'ai trahi, Marc, je l'ai fait, et chaque mot que je prononce est une incision réelle sur mes avant-bras, une ligne de pourpre qui fleurit sous la membrane transparente, mais ce n'est pas le sang qui m'importe, c'est la texture de cette confession qui s'écoule de moi comme un miel noir et épais. Je t'ai vendu au silence pour que ton père ne finisse pas ses jours dans l'opprobre d'une cellule sans lumière, pour que le nom que tu portes ne soit pas souillé par les dettes de sang qu'il avait contractées dans les ruelles de l'ombre, et alors que je lâche ces mots, je sens le Pulsomètre s'emballer, une vibration tellurique qui fait trembler nos genoux et harmonise nos douleurs dans une symphonie de spasmes. La vérité n'est pas un concept, c'est cette chaleur liquide qui envahit mon thorax, cette sensation de déchirement organique où les fibres de mon cœur semblent se détendre pour la première fois depuis des années, s'étirant comme des muscles après un trop long sommeil dans le givre.

Je vois le choc se propager sur son visage, une onde de dégel qui brise son masque de marbre, et soudain, ses mains cherchent les miennes, le contact de sa peau chaude contre la mienne est une explosion de sensations tactiles, un court-circuit de tendresse et de fureur qui fait grimper les jauges de synchronisation vers des sommets inexplorés. Le sang qui perle de mes pores se mêle à la sueur de ses paumes, créant

une substance visqueuse et sacrée, un onguent de vérité qui lubrifie les rouages de notre agonie commune, et dans cet instant de pureté absolue, je sens le poids de sa famille, ce fardeau que j'ai porté seule, glisser de mes épaules pour s'évaporer dans l'air chargé d'électricité. Le Pulsomètre émet un son cristallin, une note si haute qu'elle semble faire vibrer les os de mon crâne, signalant que nos systèmes nerveux ne forment plus qu'une seule entité, un seul réseau de souffrance et de désir entremêlés.

Le goût de l'air change, il devient sucré comme un fruit trop mûr, une saveur de figue et d'orage qui emplit ma bouche alors que je m'effondre contre lui, sentant la solidité de ses muscles, la rugosité de sa respiration contre mon cou, un frottement de velours et de papier de verre qui m'arrache un gémississement de soulagement. Nous ne sommes plus des participants, nous sommes une seule plaie ouverte, une seule respiration qui pulse au rythme de la machine, et dans cette nudité totale, là où le sang et la vérité se confondent dans une même moiteur écarlate, je comprends que la douleur n'était que le prélude à cette fusion, un passage obligé pour que nos âmes se reconnaissent sous les cicatrices. Je sens ses larmes, des gouttes de cristal chaud, couler sur ma joue, et leur sel est le plus beau des festins, une promesse de pardon qui s'écrit dans la chair, tandis que le monde extérieur s'efface derrière le rideau de notre propre combustion, ne laissant que le battement unisson de deux cœurs qui ont enfin accepté de saigner pour ne plus jamais avoir à mentir.

Les parois de verre semblent s'estomper, devenir une buée immatérielle face à l'incandescence de notre union forcée, et chaque pore de ma peau boit la présence de Marc, s'abreuvant de sa colère qui se transmute en une pitié infinie, un baume granuleux qui apaise les morsures du système. Je m'abandonne à cette chute, à cette décomposition de l'ego où seule subsiste la sensation brute de nos nerfs qui se frôlent, s'entortillent et se soudent dans un embrasement de lumière dorée qui dévore l'obscurité de l'arène. C'est une naissance dans le sang, une floraison de vérité qui se nourrit de notre épuisement, et tandis que je sens ma conscience vaciller sous le poids de cette extase douloureuse, je sais que nous avons atteint le point de non-retour, là

où la vie ne se mesure plus en battements, mais en la profondeur de l'entaille que nous avons osé creuser l'un dans l'autre pour y loger enfin la lumière.

Chapitre 12

Cicatrices de Verre

Le vrombissement du monde s'est éteint comme une bougie qu'on étouffe entre deux doigts humides, laissant derrière lui une chape de silence si épaisse, si matérielle, qu'elle semble peser sur mes épaules comme un manteau de laine brute et mouillée. Dans l'air immobile de l'arène, l'odeur de l'ozone se mêle à celle, plus intime et plus âcre, de notre sueur commune, un parfum de sel et de métal qui flotte entre nous deux comme le vestige d'un incendie que nous venons d'éteindre de nos propres mains. Ma peau, cette membrane fine et saturée d'électricité, frissonne sous le contact de la combinaison qui ne pulse plus, cette seconde enveloppe de polymère qui semble maintenant n'être qu'une mue inutile, collante, une prison de soie synthétique dont les capteurs se sont retirés en laissant derrière eux des trous de vide, des petites morsures de froid là où, quelques secondes plus tôt, la vérité coulait comme un fleuve de feu. Je sens le battement de mon cœur, non plus comme une courbe sur un écran froid, mais comme un oiseau blessé qui cogne contre mes côtes, un rythme irrégulier, lourd, qui résonne jusque dans la pulpe de mes doigts et dans le creux de mes tempes où le sang tape à coups sourds.

Marc est là, à quelques pas, une silhouette découpée dans le flou de la lumière qui décline, et je vois le soulèvement erratique de sa poitrine, ce mouvement de flux et de reflux qui est la seule musique autorisée dans ce sanctuaire de verre redevenu muet. Ses yeux, dont je devine l'éclat humide malgré la pénombre, cherchent les miens avec une sorte de faim désespérée, une soif que l'eau ne saurait éteindre, et je sens le goût de mes propres larmes, un mélange de sel et de poussière, sur mes lèvres gercées que je n'ose pas humecter. Chaque respiration est une épreuve, une petite victoire sur le néant, et l'air que j'aspire me semble avoir une texture de verre pilé, grattant ma gorge, descendant dans mes poumons pour y déloger les derniers vestiges de la peur

qui m'habitait. Je regarde mes mains, ces mains qui ont tant caché et qui maintenant sont nues, offertes, et je remarque la pâleur de mes jointures, la finesse des veines bleutées qui courent sous l'épiderme comme des rivières souterraines enfin libérées de leur barrage de glace.

Le silence s'étire, se déploie comme une nappe de brouillard sur un lac tranquille, et dans cette absence de bruit, j'entends le craquement imperceptible du verre qui refroidit, ou peut-être est-ce le bruit de mes propres certitudes qui finissent de se briser. Je fais un pas, un seul, et le sol me semble étrangement mou, comme si la terre elle-même avait perdu sa densité, comme si nous flottions dans une substance primordiale, un liquide amniotique fait de regrets et de pardons. Mes muscles sont de la corde lasse, des fibres étirées jusqu'à la rupture qui refusent désormais de porter le poids de mon corps, et pourtant, je me rapproche de lui, portée par une force qui ne vient plus des machines, mais de cette moisson de douleur que nous avons récoltée ensemble. Je sens la chaleur qui émane de lui, une onde thermique, organique, qui vient caresser mon visage avant même que je ne le touche, une promesse de vie dans cet univers chirurgical où tout n'était que reflets et angles morts.

Lorsque mes doigts effleurent enfin son bras, la sensation est un choc, une décharge de douceur si violente qu'elle me coupe le souffle, car sa peau est réelle, elle est chaude, elle est rugueuse par endroits et d'une finesse de pétale ailleurs. Je sens sous ma paume le tressaillement d'un muscle, le passage de la vie dans ses vaisseaux, et cette texture humaine, si loin de la perfection glacée des interfaces, me donne envie de hurler de soulagement. Son odeur m'envahit, ce mélange de musc, de savon ancien et de la fatigue des heures sombres, une fragrance qui est ma seule patrie, mon seul ancrage dans ce monde qui s'effondre tout autour de nous. Ses mains se posent sur mes épaules, lourdes et protectrices, et je sens ses pouces dessiner des cercles lents sur mes clavicules, un geste d'une tendresse infinie qui vient panser les plaies invisibles laissées par les électrodes. Nous ne sommes plus des sujets d'expérience, nous ne sommes plus les jouets d'une foule avide de nos larmes, nous ne sommes que deux corps épuisés, deux morceaux de chair et d'âme qui tentent de s'emboîter pour

ne plus jamais laisser passer le froid.

Je ferme les yeux pour mieux ressentir le poids de son front contre le mien, ce point de contact unique où nos pensées semblent enfin se fondre sans le secours des mots, et je perçois le goût de l'amertume qui s'évapore pour laisser place à une saveur de terre mouillée, de renouveau. Ma gorge se serre, non plus de détresse, mais d'une plénitude si vaste qu'elle menace de me noyer, et je laisse ma tête basculer dans le creux de son cou, là où la peau est la plus tendre, là où l'on entend le mieux le murmure de l'existence. Le monde extérieur, avec ses caméras et ses jugements, n'est plus qu'un souvenir lointain, une rumeur qui s'efface derrière le vacarme de nos respirations synchronisées, et je sens mes larmes couler sur son torse, traçant des chemins de chaleur sur sa peau nue, des rivières de vérité qui lavent les mensonges accumulés comme de la vieille suie.

Tout est si calme maintenant, d'un calme de forêt après l'orage, et chaque pore de ma peau semble respirer à l'unisson avec la sienne, dans une danse lente et silencieuse où les mots n'ont plus de place car ils seraient trop lourds, trop tranchants. Je me laisse glisser contre lui, sentant la solidité de ses jambes, la cambrure de son dos, la force tranquille qui émane de son être alors qu'il me serre à en oublier où s'arrête mon corps et où commence le sien. C'est une sensation de dissolution bienvenue, une perte d'identité au profit d'un nous que nous avons racheté au prix fort, dans cette arène de verre qui ne reflète plus que deux ombres entrelacées. Les lumières de secours jettent des reflets ambrés sur nos visages, dorant la sueur et les larmes, transformant nos débris en une œuvre d'art organique, une sculpture de chair qui a survécu à la foudre.

Je sens le bout de ses doigts remonter dans ma nuque, s'égarer dans mes cheveux emmêlés, et ce contact est comme un baume granuleux qui apaise les dernières morsures de l'adrénaline, me ramenant doucement vers une terre ferme que je croyais avoir perdue à jamais. Nous restons ainsi, suspendus dans cet entre-deux, entre la mort de notre passé et la naissance incertaine de notre futur, savourant simplement le miracle de notre présence mutuelle, la texture de nos peaux qui se reconnaissent, le

rythme apaisé de nos battements de cœur qui ne cherchent plus à s'aligner sur une machine, mais qui s'accordent naturellement, comme deux instruments de musique enfin accordés après une éternité de dissonance. La douleur est encore là, latente, une ombre au fond de nos yeux, mais elle n'est plus un poison, elle est devenue le sel qui donne du goût à notre survie, la preuve irréfutable que sous l'armure et sous les trahisons, il restait assez de vie pour tout recommencer, assez de sang pour irriguer à nouveau nos déserts intérieurs.

Le silence se fait plus profond, presque sacré, et dans l'obscurité qui gagne les recoins de la salle, je ne vois plus que l'éclat de ses yeux, ces deux étoiles de conscience qui me disent que tout est fini, que le sacrifice a été accepté. Ma main remonte sur sa joue, effleurant la barbe naissante, sentant la chaleur de son souffle sur mon poignet, et ce simple échange sensoriel me semble plus riche, plus vaste que toutes les années de confort que nous avons connues. Nous sommes nus, nous sommes brisés, nous sommes les décombres d'une histoire que nous avons dû détruire pour la sauver, mais dans cette dévastation, je ne ressens qu'une paix infinie, une chaleur de foyer qui renaît de ses cendres, tandis que nos corps continuent de se parler dans la langue muette des sens, dans le froissement des tissus et le contact brûlant de nos peaux enfin retrouvées.

Chapitre 13

Suture Finale

L'air, au-delà du sas de verre, m'atteignit comme une gifle d'humidité tiède, une caresse épaisse et poisseuse qui contrastait violemment avec l'atmosphère filtrée, presque stérile, de l'arène où nos souffrances avaient été disséquées. Mes narines, encore imprégnées de l'odeur métallique de l'ozone et du parfum aigre de ma propre peur, s'ouvrirent sur une symphonie de senteurs oubliées : le bitume mouillé par une averse récente, le relent lointain et terreux des jardins de la ville, et cette note de tabac froid qui s'accrochait aux vêtements de Marc comme une signature familière. Je sentais mes jambes, ces piliers de chair devenus soudainement fragiles et creux, fléchir sous le poids d'une gravité que je ne savais plus apprivoiser, tandis que la combinaison biométrique, cette seconde peau qui avait trahi chaque battement de mon cœur, semblait maintenant peser une tonne, une armure de plomb dont les capteurs éteints laissaient des traces fantômes, des fourmillements électriques le long de ma colonne vertébrale.

Marc glissa son bras sous le mien, un geste d'une lenteur infinie, et le contact de sa main contre ma hanche fut une déflagration de chaleur pure, une ancre de réalité dans un monde qui vacillait encore sous mes paupières brûlantes. La texture de son manteau, une laine rêche et lourde, frotta contre le tissu synthétique de ma tenue avec un crissement sourd, un son organique qui me fit monter les larmes aux yeux tant il était dépourvu de la perfection chirurgicale des bruits du Protocole. Je m'appuyai contre lui, sentant la courbe de son épaule se loger contre la mienne, et je perçus, à travers les couches de nos vêtements, le rythme irrégulier de son cœur, un écho sourd et rassurant qui battait la mesure d'un avenir que nous n'avions pas encore appris à nommer.

Le monde extérieur nous apparut d'une fadeur déconcertante, un décor de théâtre dont les couleurs auraient été délavées par un trop long séjour sous la pluie, et les lumières de la ville, autrefois si vives, ne semblaient plus être que des taches d'un jaune anémique sur le gris du ciel. Le public, cette masse invisible dont nous avons senti le regard carnassier peser sur chaque pore de notre peau, n'était plus qu'une rumeur lointaine, une vibration résiduelle qui s'éteignait à mesure que nous nous enfoncions dans les entrailles du bâtiment. Nous marchions dans un silence habité, un silence qui n'était plus une absence de mots mais une plénitude de sensations partagées, le goût du sel de nos larmes mêlées sur nos lèvres et l'odeur de la sueur froide qui commençait à sécher sur nos fronts, laissant derrière elle une pellicule de givre invisible.

Chaque pas était une épreuve, une réapprentissage du sol, de la dureté du béton sous les semelles de mes bottines fines, et je voyais, du coin de l'œil, le profil de Marc, ses traits creusés par une fatigue qui semblait venir de l'intérieur de ses os, sa barbe naissante qui accrochait la lumière blafarde des néons du couloir. Il ne me regardait pas, mais sa présence était totale, une enveloppe de protection qui m'isolait des derniers techniciens qui s'affairaient autour des consoles de contrôle, leurs visages indistincts, leurs mains s'agitant sur des écrans où nos courbes nerveuses s'aplatissaient enfin. Il n'y avait pas de pardon hurlé, pas de grandes déclarations qui auraient pu effacer les cicatrices que nous portions désormais, mais il y avait cette façon qu'il avait de serrer ses doigts sur mon flanc, une pression ferme, presque douloureuse, qui me disait qu'il était là, que la trahison avait été consumée par le feu de l'arène et qu'il ne restait que les cendres, fertiles et noires.

Nous atteignîmes la sortie de secours, une porte de métal lourd dont le loquet gémit sous la poussée de Marc, et le vent de la nuit nous enveloppa, un souffle frais qui sentait le fleuve et la vase, une odeur de vie sauvage et indomptée qui s'engouffra dans mes poumons comme un élixir. Je m'arrêtai un instant, fermant les yeux pour mieux savourer la sensation de l'air sur mes joues, cette texture de soie invisible qui lavait les traces de la lumière crue des caméras. Je sentais mes sens s'éveiller à

nouveau, non plus forcés par des impulsions électriques, mais guidés par la simple joie d'exister, de sentir le froid piquer le bout de mes doigts et de percevoir le craquement des graviers sous nos pieds alors que nous quittions l'ombre du complexe.

Le champ des caméras s'arrêtait là, à cette ligne invisible où le bitume rencontrait la terre, et nous la franchîmes ensemble, une transition silencieuse vers l'anonymat, emportant avec nous le secret de ce que nous avons vraiment échangé dans l'obscurité de l'arène. La vérité, cette substance visqueuse et brûlante que le public avait tant voulu voir, nous appartenait désormais en propre, une perle noire cachée au creux de nos mains jointes, et je savais que personne, jamais, ne pourrait totalement comprendre la douceur de cette suture finale qui se jouait entre nous. Le monde pouvait bien rester fade, les couleurs pouvaient bien s'effacer devant l'immensité de notre fatigue, il restait cette chaleur de foyer, cette odeur de musc et de bois mouillé qui émanait de Marc, et le contact de sa peau contre la mienne qui suffisait à combler tous les gouffres.

Je posai ma tête contre son bras, sentant le mouvement de ses muscles alors qu'il m'entraînait plus loin, vers la voiture qui nous attendait dans la pénombre, et le goût de la liberté commença à se diffuser sur ma langue, un goût de fer et de menthe sauvage, une amertume qui n'était pas désagréable. Les cicatrices sur mes poignets, là où les capteurs avaient mordu la chair, tiraillaient légèrement sous l'effet du froid, une douleur sourde qui me rappelait que nous étions vivants, que nous avions survécu au voyeurisme du monde pour nous retrouver dans cette nudité absolue, dépouillés de tout sauf de notre besoin mutuel de chaleur. Nous étions deux décombres fumants, deux ruines magnifiques que la douleur avait soudées l'une à l'autre, et dans le froissement de nos pas sur le sol meuble, je n'entendais plus que le chant de nos respirations accordées, une mélodie organique qui se perdait dans le murmure de la ville, loin, très loin des projecteurs et de la fureur des écrans.

Marc ouvrit la portière, et l'intérieur du véhicule m'accueillit avec son odeur de vieux cuir et de poussière chauffée, un cocon protecteur où nous allions enfin pouvoir

disparaître. Je me laissai glisser sur le siège, sentant la souplesse du matériau contre mes cuisses, et quand il s'installa à mes côtés, l'espace se remplit de sa présence, une densité physique qui semblait saturer l'habitacle. Il ne démarra pas tout de suite, il resta là, les mains posées sur le volant, ses doigts longs et nerveux jouant avec le revêtement texturé, et je vis une larme, une seule, rouler le long de sa joue pour venir s'écraser sur le col de sa chemise. Je tendis la main, effleurant l'humidité de sa peau, et ce simple échange sensoriel, ce partage de sel et de chaleur, fut notre seul véritable contrat, une promesse muette que nous allions apprendre à nous aimer à nouveau, non pas malgré les blessures, mais grâce à elles.

La voiture s'élança dans la nuit, et je regardai par la vitre les lumières défiler, des rubans de feu flous qui se mélangeaient aux reflets de la pluie, créant une tapisserie de couleurs chaudes sur le noir de la route. Je savais que le chemin serait long, que la suture mettrait du temps à se transformer en une peau solide, mais pour l'instant, je ne voulais que savourer la sensation de sa main qui cherchait la mienne dans l'obscurité, la texture de sa paume contre la mienne, et cette odeur de paix, une odeur de terre après l'orage, qui remplissait mes sens et m'indiquait que, pour la première fois depuis des années, j'étais enfin rentrée à la maison.

FIN

Merci d'avoir lu "Saigne si tu aimes encore"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)